

Mon plaisir le plus vif est de faire, de grand matin, une course à la forêt qui domine le village. C'est quelque chose d'admirable que de voir, de cette élévation, le soleil se lever sur les maisonnettes qui sont à nos pieds, sur le lac pittoresquement découpé, sur les petits canaux qui le prolongent, et, à l'arrière-plan, sur les grandes forêts de la rive opposée. De notre observatoire, un petit sentier qui se déroule à travers les buissons conduit à un magnifique bois, épais et sombre. Là on peut errer au gré de son caprice, car il y a comme un dédale de petits chemins pratiqués par les Indiens à travers les arbres. Et comment n'être pas tenté par la fraîcheur ombreuse, par la senteur des mousses et des fougères, par le parfum des fleurs ? Le bois est plein de vie et de bruits ; le bourdonnement des insectes, le cri aigre des sauterelles, le caquetage des perroquets, les voix inquiètes des singes, tout cela fait parler la forêt. Il faut que ces derniers animaux soient bien difficiles à approcher, car je les entends souvent et je n'ai pas encore pu les apercevoir ; cependant, M. Hunnewell m'a raconté que, chassant l'autre jour dans ce même bois, il en rencontra une famille, dont les membres, blancs et de petites taille, assis sur une branche d'arbre, causaient avec beaucoup d'animation. Un des sentiers les plus jolis, que ma promenade quotidienne m'a rendu familier, conduit, de l'autre côté d'un igarapé (2), à une maison ou plutôt à un hangar couvert en feuilles de palmier, situé en pleine forêt et où se travaille le manioc. Sous cet abri sont quatre grands fours en argile sur lesquels reposent de grands bassins rangés jusqu'au faite, des pétrins, des tamis et tous les appareils nécessaires aux diverses manipulations de la précieuse racine. Un de ces ustensiles est caractéristique ; c'est une large écaille de tortue, comme on en peut voir dans toutes les cuisines où elles tiennent lieu des vases, des bols, etc. Je suppose que ce petit établissement sert à un certain nombre de familles, car je ne manque pas, chaque matin, de rencontrer des troupes d'Indiens qui s'y rendent ; les femmes portent sur le dos ces corbeilles profondes, assez semblables aux hottes des Suisses, qui est fixée à leur front par une tresse en paille, tandis que sur leurs hanches se tiennent à califourchon les petits enfants de manière qu'elles aient constamment les mains libres. Elles m'adressent toujours un salut cordial et s'arrêtent pour regarder les plantes et les fleurs dont je suis habituellement chargée.

Si les promenades du matin sont délicieuses, non moins charmantes sont les flâneries du soir, sur la plage, en face de la maison. Le soleil couchant rougit les eaux du lac et du fleuve, et rien n'interrompt la calme uniformité du rivage, si ce n'est, çà et là, une famille indienne assise sur le sable, autour du feu où cuit le repas du soir. En nous promenant l'autre jour, le major Coutinho et moi, nous nous sommes approchés d'un de ces groupes. C'était une famille venue de l'autre côté du lac pour vendre un petit chargement de poissons et de tortues. Le soir, quand les pêcheurs sont parvenus à se défaire de leur petite cargaison, ils allument un grand feu au bord de l'eau, soupent de poisson salé grillé sur la braise, de farine et de quelques noix d'une espèce de palmier (*Atalea*) ; après quoi ils vont dormir dans leurs canots. Nous nous assîmes à côté des inconnus, et, pour n'avoir pas l'air de n'être mus que par la curiosité, nous acceptâmes leurs noix et leur farine ; ils furent bientôt très-sociables. Je suis toujours étonnée de l'affabilité ingénue de ces gens si différents de nos Indiens du nord, sombres et farouches, qui ne veulent pas causer avec l'étranger. Mais la cordialité de leur accueil dépend beaucoup de la façon dont on les aborde. Le major Coutinho, qui a passé des années parmi les indigènes, a de leur caractère une connaissance parfaite, et il apporte un tact remarquable dans ses relations avec eux. Il parle d'ailleurs un peu leur langue, chose importante, car beaucoup ne connaissent que la "*lingua geral*." C'était justement le cas de la plupart des membres de la famille avec laquelle nous liâmes connaissance l'autre soir. Quelques-uns pourtant parlaient le portugais assez couramment ; ils nous racontèrent leur vie dans la forêt, comment ils avaient vendu le poisson

et les tortues, et nous invitèrent à aller les voir à leur *sítio*. Ils nous présentèrent aussi une de leurs jeunes filles qui, disaient-ils, n'avait point été baptisée, et pour laquelle ils semblaient désireux d'accomplir ce rite sacramentel ; le major Coutinho promit d'en parler au curé. Autant que nous avons pu nous renseigner, la population blanche fait bien peu de chose pour civiliser les Indiens ; elle se borne à les initier à quelques pratiques extérieures de religion. C'est toujours la vieille et triste histoire de l'oppression, qui semble devoir durer tant que la couleur de la peau différera, et aboutit fatalement à la dégradation des deux races : duplicité et licence de la part du blanc.

4 octobre.—Notre voisin et propriétaire, le major Estoiano, nous a proposé une petite excursion à son *sítio*, et samedi matin, à quatre heures, nous sommes partis, M. Agassiz et moi, avec lui et M. Coutinho. Ce *sítio* n'est qu'une grossière maisonnette indienne située sur la rive opposée du Solimoens, où notre voisin et sa famille vont à l'occasion surveiller la salaison et le séchage du poisson qui constituent la grande industrie du pays. Il avait plu à torrents pendant toute la nuit précédente, mais quand notre canot prit le large, les étoiles brillaient au ciel et la matinée était fraîche et agréable. Il faisait déjà grand jour quand nous sortîmes du lac Tefé, et, lorsque nous parvîmes au Solimoens, nous commençâmes à sentir qu'il était l'heure du déjeuner. Rien de plaisant comme ces repas improvisés. Le café a meilleur goût quand vous l'avez préparé vous-même, installant la cafetière sur le toit de paille du canot, puisant l'eau au fleuve le long du bord et surveillant la bouilloire ; ce serait le comble de l'ennui si vous étiez chez vous, ayant sous la main toutes les objets nécessaires ; mais ici, l'aiguillon de la difficulté, l'excitation du voyage rendent la chose amusante et donnent un relief inaccoutumé aux soins les plus vulgaires. Quand nous eûmes achevé la tasse de café chaud où trempait un biscuit de manioc, comme nous étions fatigués d'être assis, nous sautâmes à terre sur une large plage que nous côtoyions depuis longtemps. Il y a beaucoup à apprendre le long de ces plages de l'Amazone ; elles sont fréquentées par toute sorte d'animaux, et un grand nombre y viennent déposer leurs œufs. On y trouve à chaque pas les traces du capivard à côté de celles de l'alligator ou de la tortue. C'est là que pondent non-seulement les deux derniers, mais encore plusieurs espèces de poissons et d'oiseaux auxquels la vase ou le sable tient lieu de nid. Rien de curieux comme de voir avec quel tact l'Indien sait découvrir les nids des tortues. Il va, d'un pas rapide et d'une allure inquiète, comme s'il avait une sorte d'instinct au bout des orteils. Pose-t-il le pied sur une bonne place, bien qu'il n'y ait absolument aucun signe extérieur visible, il ne s'y trompe pas et s'y arrête court ; alors, creusant le sol, il déniche les œufs qui sont en général à huit ou dix pouces de profondeur. On voit aussi sur la vase des dépressions assez profondes, arrondies, où les pêcheurs prétendent que les raies viennent dormir. Il est positif que ces creux ont la forme et la dimension d'une raie, et l'on pourrait croire que d'aussi singulières empreintes n'ont pu, en effet, être produites que par ces poissons. La végétation n'est pas moins curieuse. Dans la saison des pluies, la rive à cette heure découverte est, jusqu'à un demi-mille de distance, entièrement sous l'eau ; le fleuve déborde non-seulement sur la lisière de la forêt, mais pénètre très-loin dans l'intérieur. A l'époque où nous sommes, elle est formée d'abord par la plage, puis par une large bande de hautes herbes derrière laquelle apparaissent les petits arbustes, les arbres rabougris et enfin, de gradation en gradation, la pleine forêt. Pendant cette saison sèche, le monde végétal fait effort pour recouvrir le terrain que lui ont fait perdre les pluies et l'inondation. On voit le petit imbàu la (*ecrophia*) et une sorte de petite saule (*salix humboldiana*), la seule plante à nous familière, s'élever au dessus du sol et envahir le sable jusqu'au bord du fleuve, en attendant qu'ils deviennent de nouveau la proie des eaux lors de la crue prochaine.

Tandis que nous nous promenions, les bateliers avaient jeté leurs filets, et, s'ils n'eurent point le merveilleux succès de l'autre jour, ils amènerent à terre non-seulement de quoi fournir largement à notre déjeuner, mais encore un grand nombre de spéci-

(2) Mot à mot *sentier du canot*. C'est ainsi que les Indiens désignent les rivières étroites et profondes qui circulent en grand nombre dans les forêts de l'Amazone.